

Une aube frileuse peignait progressivement le ciel d'hiver de teintes suaves et jetaient des reflets violacés sur les taches de neige maculant l'herbe jaunie. Les sabots du cheval frappaient la terre durcie par le froid et résonnaient dans ce silence qui précédait le réveil du jour. Francis tira sur les rênes pour arrêter sa monture et écouter. On n'entendait que le faible râle du vent dans les branchages nus. Sa bête s'ébroua. Des nuages blancs sortaient des nasaux. Devant eux se dressait Weeping Willow. Elle dormait encore. Mais Francis savait que bientôt Mrs. Dawson commencerait à préparer le porridge pendant qu'Alison et Rachel ranimeraient les feux dans les pièces.

Que de souvenirs le rattachaient à cette maison ! Certains doux, d'autres qu'il préférerait oublier. Il aurait tant aimé que ces murs fussent les remparts de l'enfance de sa fille. Une fillette à Weeping Willow, des rubans dans les cheveux... Il fut frappé par l'image de ses sœurs courant sur l'herbe derrière le cochonnet qu'avait acheté Mr. Dawson des Lawson. L'animal devait être engraisé tout l'été pour être abattu en décembre. Quand lui et ses sœurs avaient appris le sort réservé à Willie, pour le sauver ils l'avaient laissé filer dans la nature très tôt un matin d'octobre. Ce furent les Murray qui avaient profité de la chair tendre du cochon. La sienne avait goûté la morsure du cuir.

Son père avait obligé ses sœurs à assister au supplice, pour leur propre punition.

« Subis ta peine comme un homme ! » lui avait crié son père avant chaque coup. S'il émettait le moindre geignement, la force redoublait au suivant, comme pour exorciser la faiblesse du corps du garçon. Son père avait cette obsession de lui inculquer les manières viriles à la dure. Il n'avait pu s'asseoir pendant deux jours. Mrs. Alderman lui avait appliqué des cataplasmes de purée de carottes. L'odeur lui soulevait le cœur, mais le soulagement les lui faisait endurer. Il avait toujours détesté les carottes par la suite. Il n'avait que dix ans à cette époque.

Il se tourna vers le massif éperon d'Arthur's Seat confortablement enveloppé d'un collet de brume et suivit le mouvement d'un promeneur matinal et de son chien dans un sentier sous les Salisbury Crags. Leur petiteesse donnait toute son importance à cette colline de pierre volcanique qui avait soulevé l'écorce terrestre comme un bouchon bien avant l'apparition de l'homme sur terre. L'origine du nom d'Arthur's Seat était un peu obscure. Les romantiques l'attribuaient au roi des légendes de la Table ronde, d'autres disaient qu'il était une corruption du gaélique *Ard na Said*, qui signifiait « Hauteurs des flèches », et qui faisait référence aux temps anciens où un fort était construit sur l'éminence basaltique.

D'un œil jaloux, il embrassa ce décor qu'il aimait. Cette ville, son pays qui dormait paisiblement sous la couverture des âcres émanations du charbon brûlé. Depuis cette période qu'on appelait maintenant le siècle des Lumières écossaises, l'Écosse était le berceau de fort nombreux esprits brillants qui marquaient son histoire et s'illustraient sur la scène mondiale. Tristement, on cherchait maintenant à les fondre dans une nationalité britannique qui gommait leur identité fondamentale. Que ces fichus Anglais traitent les

Écossais de paysans mal dégrossis tant que cela leur chanterait, Francis s'en moquait éperdument. L'Histoire finirait bien par leur rendre justice un jour.

D'une profonde inspiration, il fit entrer l'air glacé dans ses poumons et expira lentement. Abruti par la fatigue de cette nuit, il ferma les yeux et savoura ces instants de solitude. Une indomptable tristesse l'accabla soudain. Sa vie allait bientôt prendre un nouveau tournant. Il remua dans sa selle ; le cuir craqua. Quelques oiseaux se mirent à chanter et son cheval secoua la tête dans son petit nuage de vapeur blanche, faisant cliqueter les pièces métalliques de la bride. Francis le remit au pas.

Après avoir abandonné sa monture aux mains d'un Spittal encore tout engourdi de sommeil, Francis entra dans la maison. La cuisine était déserte et le hall, obscur. À pas feutrés, il monta dans sa chambre. Il y faisait encore tiède ; le feu s'était éteint depuis peu. Sans se donner la peine de le rallumer, il retira son frac et son gilet, qu'il déposa sur le dossier d'une chaise. Ce ne fut que lorsqu'il commença à déboutonner sa chemise qu'il aperçut le livre sur le lit. Il s'immobilisa, le temps de prendre note de quel ouvrage il s'agissait.

Que faisait le manuel d'exorcisme dans sa chambre ? Il se souvint de l'avoir laissé dans la chambre d'Evelyn. Se jetant sur l'objet, il l'ouvrit et tourna les pages jusqu'à la section encollée.

Deux feuillets pliés glissèrent au sol. Il se pencha pour les ramasser, réalisant qu'il s'agissait de lettres.

Les lettres !

« Par le Christ ! »

C'était inimaginable. Evelyn les lui avait rendues. Il s'assit sur le lit, fouilla le tiroir de la table de chevet et fit jaillir d'un briquet des étincelles qui enflammèrent la mèche d'amadou.

Puis il alluma une chandelle. Le doux vélin vergé glissa sous ses doigts dans un froissement soyeux. Il en reconnaissait la qualité.

Comment avait-il pu oublier cette correspondance ? Francis ne comprenait pas. Lentement il déplia le premier feuillet et lut :

Le dix-huitième jour de mai de l'an mil huit cent quatre

Très cher Francis,

Je sais, tu m'as demandé de ne plus t'écrire, mais la solitude me pèse. Nos conversations me manquent, ta présence me manque cruellement et me confirme l'importance de la place que tu tiens dans ma vie...

Interrompant sa lecture, Francis fronça les sourcils. D'où venait cette lettre ? Il ne l'avait jamais lue auparavant. Perplexe, il parcourut encore quelques lignes.

... À la fin du prochain semestre, je prévois me rendre à Édimbourg pour y passer quelques semaines. J'ai envie de retrouver ma mère et mes sœurs. Et Dana que j'aimerais te présenter. Peut-être pourrions-nous faire une excursion au loch Lomond. Je sais qu'elle adorera les paysages. En octobre les collines des Trossachs sont merveilleuses. Le voyage lui laissera un souvenir impérissable. Elle me manque...

Stupéfait, il passa à la seconde.

Le troisième jour de juillet de l'an mil huit cent quatre

Mon très cher Francis,

Beaucoup de choses se sont passées depuis ma dernière lettre. D'abord pour la bonne nouvelle : j'ai réussi mes derniers examens avec mention. Ensuite pour les mauvaises : le conseil d'administration du St. George's Hospital m'a temporairement suspendu de mes fonctions après que le résurrectionniste Ben Crouch et son gang eurent fait irruption dans le théâtre d'anatomie et massacré les corps en examen sur les tables. Everard Home a réussi à convaincre le conseil de ma responsabilité par rapport à cet incident en alléguant que j'avais acheté les corps du gang de Spittalfield et non de celui de Crouch avec qui l'hôpital a l'habitude de transiger. Ce n'était pas faux, mais Crouch demande deux livres de plus par cadavre. Qu'on me suspende pour seulement avoir pris une décision logique n'a point de sens. Je soupçonne Home d'avoir usé de plus de propos malveillants à mon égard pour en arriver là et il me semble déterminé à m'évincer du théâtre médical de Londres. Je crains bien, Francis, que, si je cherche à tenir tête à Home, il pourrait aller jusqu'à raconter des choses à mon sujet. Je ne veux pas mettre inutilement ta réputation en jeu. C'est pourquoi je pense que nous devrions nous éloigner pour un temps l'un de l'autre, pour un temps...

Francis se força à poursuivre la lecture jusqu'à la fin.

*Un tendre baiser et nous nous séparons ;
Un adieu, hélas, pour toujours !*

*Ton bien-aimé,
Jonat*

Pendant un moment, rien ne se passa dans sa tête. Ses yeux rouges fixaient toujours les dernières lignes : premiers vers d'un poème de Robert Burns. Jonat aimait ce poète. Ces lettres avaient été rédigées quelques semaines avant le drame.

Un nœud de colère se formait lentement dans le creux de son ventre, de plus en plus serré. Des images lui revenaient à la vitesse de flèches lui traversant le crâne, se fichant douloureusement dans son esprit. Et ses mains se mirent à trembler. Elles tremblaient comme au jour où elles s'étaient souillées du sang de Jonat. Elles tremblaient de fureur et de chagrin comme ce matin-là. D'une fureur meurtrière. D'un chagrin l'accablant au-delà de tout ce qu'il avait jamais senti.

« Imposteur ! Traître ! »

Il froissa les feuilles de papier et en fit des boules compactes qu'il lança dans la bouche de la cheminée avec un cri de rage. Les larmes vinrent, brûlantes et amères.

« Tu m'as tout pris, Jonat Cullen ! Ma confiance, ma fierté, mon nom... »

Il avait juré de ne jamais lui pardonner... Et pourtant, avec les années, il avait fini par le faire. Et il vivait au bout de cette chaîne de mensonges qui le liait à ce terrible secret. Il en avait assez et sa volonté faiblissait.

Haletant de souffrance, Francis s'agenouilla. Le visage de Dana s'imposa à lui. Et la force de leurs baisers, celle de leurs aveux amoureux. Sa voix se réduisit à un souffle.

« Tu me voles ma vie... »

Il prit la chandelle. Le papier s'embrasa, projetant une lueur orangée dans le cœur de l'âtre refroidi et sur les joues mouillées. La flamme dansa pendant quelques secondes avant de se recroqueviller sur elle-même quand tout fut consumé.

Le regard de Francis fixa encore les restes incandescents jusqu'à ce qu'ils s'éteignent complètement. Puis il se leva et essuya ses larmes du revers de sa main.

Un coup discret fut frappé à la porte.

« Francis ! »

Une voix féminine. Encore sous l'empire des émotions, Francis se tourna vers la source du dérangement. Il n'avait aucune envie de voir quiconque.

« Va-t'en ! lança-t-il à travers la pièce.

— Francis, c'est Bella. Ouvre, je t'en prie, c'est important. »

Arabella ? Francis projeta son regard sur le livre resté ouvert sur le lit. Il réalisa soudain que dans son égarement il avait confondu la voix de sa sœur avec celle de sa femme. Le pied lourd, il alla ouvrir et fit face au regard inquiet d'Arabella qui n'avait pas pris le temps d'enlever son manteau et son chapeau.

« C'est au sujet d'Evelyn. Elle est arrivée chez moi, hier en fin de journée, si bouleversée... Puis elle a quitté en laissant toutes ses malles. Elle m'a dit qu'elle avait oublié quelque chose ici. Je ne voulais en aucun cas la laisser repartir dans l'état où elle se trouvait, Francis. Tu me crois, j'espère ? J'ai insisté, j'ai suggéré d'envoyer Marian à sa place, mais elle n'a rien voulu entendre. Percy m'a assuré qu'il s'occuperait d'elle. Dans ces conditions, j'ai fini par céder... je le regrette. Je m'en veux, Francis... »

Énervée, Arabella n'arrêtait pas de gesticuler tout en parlant. Son frère lui saisit les épaules pour la calmer.

« Elle est bien revenue ici, confirma-t-il sur un ton neutre.

— J'ai attendu son retour une partie de la nuit. Je me faisais du souci. Puis j'ai pensé que vous vous étiez réconciliés... Je suis venue pour vérifier...

— Elle t'a dit que nous nous étions disputés ?